

2° Qu'il mît tous ses soins à s'en acquitter parfaitement ;

3° Qu'il s'occupât toujours et ne restât jamais oisif. Toutefois, pour ce dernier point, il ne demandait pas que l'on fit beaucoup d'ouvrage, surtout si le travail était pénible ; mais il ne voulait pas que l'on perdît le temps, que l'on s'occupât d'une manière lâche, et, dans les travaux du dehors, que l'on s'assît pour se reposer, parce que cette posture annonce ordinairement la paresse et la négligence, et qu'il y a danger pour la santé à s'asseoir par terre.

Un frère, bon religieux d'ailleurs, mais un peu lâche, avait été envoyé dans une terre pour sortir un tas de pierres qui s'y trouvait. Après avoir porté quelques-unes de ces pierres, il s'assit sur le tas, et prenant les petits cailloux, il les jetait à l'endroit désigné. Le Père Champagnat, qui l'aperçut de sa chambre, résolut de lui donner une correction qui piquât son amour-propre et le portât à se corriger d'un défaut dont il l'avait repris en vain plusieurs fois. Il appelle donc un jeune frère, et prenant un coussin : « Voyez-vous là-haut, lui dit-il, ce frère qui est assis sur les pierres ? Portez-lui ce coussin, et dites-lui de ma part de s'asseoir dessus. » En voyant le coussin, et plus encore en entendant l'invitation qui lui est faite de s'en servir, le frère est couvert de confusion, il se lève et se met à travailler jusqu'au dîner sans lever la tête. Ce qui l'embarrassait le plus, c'était le coussin que le jeune frère lui avait laissé et qu'il fallait rapporter. Il prit si bien ses mesures, et les circonstances le servirent si à propos, qu'il le déposa dans la chambre du Père, sans qu'il s'en aperçût. Ce bon frère se promit bien de ne pas se mettre dans le cas de recevoir une seconde fois une pareille leçon. C'était là tout ce que voulait celui qui la lui avait donnée.

Dans ses instructions, le Père Champagnat ne cessait d'encourager les frères au travail et de les porter à fuir l'oisiveté. « Le travail, leur disait-il, est indispensable pour conserver la santé du corps et la pureté de l'âme ; il est nécessaire à l'homme pour son perfectionnement physique et pour son per-

fectionnement moral, nécessaire même à son bonheur. En effet, tout se perfectionne par l'action, par l'usage ; tout se détruit par l'inaction. L'eau qui n'a pas de mouvement croupit, le fer qui n'est point mis en œuvre se rouille, la terre laissée sans culture se charge de mauvaises herbes, de ronces et d'épines, le bâtiment qui n'est pas habité se détériore, et se détruit plus que s'il était occupé. C'est le mouvement, c'est l'action, c'est l'usage qui font de toutes ces choses des instruments utiles ou des sources de bienfaits. Le frère qui n'aime pas le travail et à qui les livres sont à charge, est plus imparfait, quant au moral et quant au physique, après dix, vingt et trente ans de religion, que le premier jour qu'il y est venu. Son esprit est moins capable de réflexion ; ses pensées, ses sentiments et ses goûts sont plus charnels ; son âme a moins de force et d'énergie, elle est moins propre à résister aux tentations et à pratiquer les vertus ; son corps, par suite du défaut d'action, s'est rempli d'humeurs et d'infirmités, et ne peut plus supporter le plus léger travail. Tel est le terrible châtement de l'oisiveté : elle rend l'homme malheureux et inutile. »

Un jour, pendant qu'il s'entretenait avec un frère, un des vieillards dont on prenait soin par charité, vint à passer devant eux et, selon son habitude, il se mit à se promener en se jouant ; car, comme il était fou, il ne pouvait se livrer à aucun travail. En le voyant, le frère se mit à dire : « En voilà un au moins qui est bien heureux ! il n'a rien à faire. — Comment, reprit avec vivacité le Père, vous appelez bien heureux un homme qui ne fait rien ! O mon Dieu ! préservez-moi de ce bonheur que j'estime un grand malheur. Il n'y a pas d'hommes, ajouta-t-il, qui soient plus à plaindre et qui mènent une plus triste existence que ceux qui restent dans l'oisiveté. De tels hommes n'ont sur la terre que des satisfactions tout animales ; ils ignorent complètement le bonheur et les délices de la vertu ; leur vie est moins une vie d'homme qu'une existence de brute. » Le frère fut un peu confus de

cette réplique, et depuis il ne fut pas tenté d'appeler bien heureux ceux qu'il voyait dans l'oisiveté.

« Quand l'homme, disait souvent le Père Champagnat, ne serait pas obligé au travail par le commandement que Dieu lui a fait de gagner son pain à la sueur de son front, un frère y serait obligé :

« 1<sup>o</sup> *Pour éviter les tentations et se conserver dans la vertu.* Le Saint-Esprit l'a dit : *L'oisiveté est la mère de tous les vices.* Elle est la cause des plus grandes tentations, et le principe des plus énormes péchés. Le démon perd son temps à tenter un homme occupé ; mais il réussit toujours à faire tomber dans le mal ceux qui se livrent à la paresse. » A ce sujet, il racontait l'histoire suivante : Un saint entendit deux démons qui se communiquaient le résultat de leurs suggestions auprès de deux hommes. L'un disait : « Je perds mon temps à tenter ce sauvage de maçon ; il est sans cesse courbé sur sa pierre ; il ne regarde que sa pierre, et n'est occupé que de sa pierre. Si je cherche à lui inspirer quelques mauvaises pensées, il ne répond à mes suggestions que par des coups de marteau, de sorte que je perds complètement mon temps avec lui. Cet homme ne parviendra jamais à une grande vertu, parce qu'il n'agit pas assez par des motifs surnaturels ; mais il sauvera son âme, car je ne parviendrai jamais à lui donner l'amour du vice. » — L'autre démon répondit : « Pour moi, il m'arrive tout le contraire. L'homme que j'ai à tenter n'a rien à faire ; il me suffit chaque matin de lui souffler le mal que je désire de lui pendant le jour pour qu'il le fasse, et même souvent, il en fait plus que je n'avais prévu. » — « Voilà, concluait le Père, ce qui arrive à ceux qui restent dans l'oisiveté. Un religieux adonné à ce vice est exposé aux plus grandes chutes ; et, en fût-il préservé par une grâce particulière, la paresse, qui est un péché capital, suffit pour faire de lui un réprouvé. Ainsi, l'arbre stérile est coupé et jeté au feu, par cela seul qu'il est stérile ; ainsi, le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres

extérieures, quoiqu'on ne lui trouve d'autres crimes que sa lâcheté et sa paresse. »

2° *Pour persévérer dans sa vocation.* « Sur ce point, disait le Père à un de ses principaux frères, je suis convaincu que presque tous les jeunes frères qui sont sortis de l'institut, n'ont perdu leur vocation que parce qu'ils se sont laissés aller à la paresse, non que ce vice soit la cause directe de leur sortie, mais parce qu'il les a conduits à des fautes graves, et que ces fautes, après leur avoir fait perdre le goût et l'amour de leur état, les ont portés à l'abandonner. Aussi, à mon avis, l'oisiveté est le plus grand ennemi de la vocation religieuse, et les fautes de ce genre sont celles qui font le plus de mal aux jeunes frères. » Il est facile maintenant de comprendre pourquoi le pieux fondateur tenait tant au travail et pourquoi il recommandait si souvent aux frères directeurs d'occuper sans cesse les jeunes frères. « Le frère chargé de la cuisine, disait-il, doit expédier ses affaires concernant le temporel de la maison, de manière à pouvoir passer la plus grande partie de son temps en classe, afin d'aider ses confrères dans l'enseignement des enfants ; et, si les élèves ne sont pas assez nombreux pour exiger son concours, il ne doit pas pour cela se dispenser d'y aller ; mais en ce cas il s'y occupera à l'étude. Le service le plus important qu'un frère directeur puisse rendre à un jeune frère, c'est de l'occuper de telle sorte qu'il ne lui laisse pas un moment de relâche ; s'il l'abandonne à lui-même, s'il souffre qu'il reste dans l'oisiveté, quelles que soient les bonnes dispositions de ce frère, il est dans le plus grand danger de se perdre. J'ai connu une foule de bons sujets qui seraient aujourd'hui d'excellents religieux, qui feraient l'ornement de l'institut, et qui ont perdu leur vocation parce que les frères directeurs ne les ont pas occupés et ne les ont pas formés à la vertu. »

3° *Pour se rendre capable.* Mais de quoi un frère doit-il se rendre capable ? « Un frère, disait le Père Champagnat, doit se rendre capable de remplir tous les offices, tous les emplois

de l'institut. Ainsi il doit savoir faire la cuisine, le jardin, la petite classe, la surveillance des enfants et tous les autres emplois qui peuvent lui être confiés. Pour cela, il est nécessaire qu'il aime le travail manuel et mette la main à tout, qu'il aime l'étude et s'y applique avec assiduité. Souvent je vois, soit ici au noviciat, soit dans les postes, des choses qui se gâtent ou s'usent mal à propos, parce qu'on n'en prend pas soin ou qu'on ne sait pas en tirer parti ; et rien ne me fait plus de peine, quand je fais des observations à ce sujet, que d'entendre dire : Moi, je ne sais pas faire cela ; moi, je ne suis pas habitué à travailler au jardin, à prendre soin de ces choses ; moi, je n'entends rien à la cuisine, etc. Un frère ne doit pas se mettre dans le cas de tenir un pareil langage ; c'est pourquoi il doit s'exercer et se former à tout. Il en est de même pour les études et pour les sciences que comprend notre programme ; nous ne devons pas nous contenter de les connaître d'une manière superficielle, mais les approfondir et les étudier jusqu'à ce que nous en ayons une parfaite connaissance, ce qui exige de notre part une application et des études journalières et soutenues. »

Pour donner aux frères l'amour de l'étude et pour les piquer d'émulation, pendant les vacances il les faisait souvent composer ; bien plus, pendant un grand nombre d'années, c'est-à-dire tant qu'ils ne furent pas trop nombreux, il leur faisait subir un examen public sur toutes les parties de l'enseignement, marquant exactement les notes que chacun avait obtenues, afin de pouvoir l'an d'après constater ses progrès. Pour mettre tous les frères dans la nécessité de se former parfaitement aux divers genres d'écriture, il obligeait tous ceux qui faisaient les premières et les secondes classes à faire leurs modèles, et ne leur permettait pas de se servir de modèles lithographiés. Il avait aussi réglé que tous les ans, en venant à la retraite, chaque frère apporterait au moins dix modèles faits de sa propre main ; et cela toujours dans le but d'exciter l'émulation et de constater les progrès de cha-

cun. C'est aussi pour donner aux frères directeurs l'amour du travail, de l'ordre et de l'exactitude, et pour les former à la bonne administration des finances et du temporel des maisons, que non seulement il voyait par lui-même leurs livres de comptes, mais qu'il avait encore établi un concours pour la bonne tenue de ces sortes de livres. Une commission, formée des principaux frères, était chargée de suivre tous ces livres, de les examiner sous le triple rapport de la tenue régulière des écritures, de l'exactitude des détails exigés par la règle et les usages de l'institut et de la beauté des écritures. Puis elle en dressait une liste, selon le rang de mérite, et la remettait au Père Champagnat. Enfin, comme malgré tout cela quelques-uns auraient pu se négliger pendant l'année ou ne s'appliquer à l'étude et ne se préparer aux examens des vacances que les derniers mois, il avait établi des conférences trimestrielles. Les parties de l'enseignement dont on devait s'occuper dans ces conférences étaient déterminées par une circulaire, et chacun devait non seulement les préparer avec soin, mais même les traiter par écrit. Il présidait la plupart du temps par lui-même les conférences, ce qui lui nécessitait de pénibles et de longs voyages; mais rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait de donner à ses frères l'amour du travail et de les rendre capables.

Nous n'avons pas besoin de dire que l'étude qu'il recommandait le plus était celle de la religion. Il veut qu'elle passe avant toutes les autres et que les frères y consacrent au moins une heure tous les jours. « Ce serait une chose honteuse dans un religieux instituteur, disait-il, que de ne pas connaître suffisamment la religion : ce serait un vrai scandale, s'il était moins capable de faire le catéchisme que d'enseigner les autres sciences. Un frère ne peut négliger l'étude du catéchisme sans se rendre coupable, parce que le fruit de ses instructions sera toujours en rapport avec les soins qu'il aura apportés à les préparer. D'où il suit que faire le catéchisme sans préparation, c'est à peu près le rendre inutile. La négli-

gence à étudier le catéchisme est une faute qui entraîne des conséquences terribles. D'abord, c'est se mettre dans le cas de ne jamais connaître soi-même la religion et de n'être toute sa vie qu'un homme superficiel; c'est scandaliser ses frères et manquer à sa règle; ensuite, c'est se mettre dans l'impossibilité de donner aux enfants l'instruction religieuse et de les former convenablement à la vertu; c'est abandonner le but de l'institut; c'est rendre les écoles toutes séculières; c'est, en un mot, manquer au premier et au plus important devoir d'un instituteur, qui est de donner avant tout l'enseignement religieux et l'éducation chrétienne aux enfants. Réfléchit-on sur ces conséquences, aussi rigoureuses que terribles, quand on néglige d'étudier le catéchisme? Si l'on y pensait, rarement on trouverait une raison légitime pour s'en exempter. Quelques-uns disent que le temps leur manque : vaine excuse, puisqu'ils en trouvent pour étudier les autres sciences, pour faire plusieurs choses moins nécessaires, quelquefois même pour s'amuser; puis le temps ne peut pas vous manquer, puisque dans votre règle vous avez une heure qui est consacrée à cette étude, et qu'il ne vous est pas permis de l'employer de votre chef à autre chose. D'autres allèguent pour excuse qu'ils ont lu plusieurs fois les catéchismes de leur bibliothèque. L'étude de la religion ne consiste pas seulement dans la lecture de ces sortes d'ouvrages, mais encore dans la lecture assidue des livres ascétiques, de la vie des saints, de l'histoire de la religion et dans la méditation de ce qu'on a lu. » Ces dernières paroles ayant porté un frère à lui demander s'il serait permis d'employer à la réflexion et à la méditation, une partie du temps destiné à préparer le catéchisme : « Très permis, répondit le Père, et j'estime que celui qui, après avoir lu un bon livre pendant une demi-heure, emploierait l'autre demi-heure à réfléchir sur ce qu'il a lu, ferait bien; c'est le moyen d'approfondir les choses et d'apprendre à les présenter aux enfants avec intérêt. »

Un jour, il demanda à un frère ce qu'avait été le saint

dont il portait le nom, et quelles étaient les principales circonstances de sa vie. Ce frère, bien que pieux et instruit, lui répondit : « Pardonnez-moi, mon Père, et souffrez que je vous avoue que je ne connais pas la vie de mon patron. — Quoi! mon frère, lui répliqua le Père, vous êtes resté jusqu'à ce jour sans lire et sans méditer la vie du grand serviteur de Dieu dont vous avez le bonheur de porter le nom! Cette négligence est une honte pour vous. A quoi sert-il que vous portiez le nom d'un saint? Autant eût valu vous donner celui d'un païen. Ignorez-vous que l'Eglise nous impose le nom d'un saint pour que nous imitions ses vertus, et, conséquemment, pour que nous étudiions sa vie? Puis, vous qui devez engager vos enfants à lire la vie de leurs saints patrons et à imiter leurs vertus, ne devriez-vous pas faire le premier ce que vous devez conseiller? Un frère, ajouta-t-il, doit lire souvent l'histoire de la vie des saints, non seulement pour s'édifier, mais aussi pour y puiser des exemples propres à confirmer, dans l'occasion, les vérités de la religion qu'il est obligé d'enseigner. »

4° « *Pour ne pas troubler l'ordre de la maison et n'être pas à charge à ses frères.* Pour que la paix et la charité règnent dans une maison religieuse, il faut que chacun remplisse bien l'emploi qui lui est confié. Or, celui qui n'aime pas le travail, s'acquitte mal de son office et empêche les autres de bien remplir le leur. Si le frère qui est chargé de la cuisine, par exemple, ne tient pas les repas prêts à l'heure, il rend les frères mécontents, les expose à murmurer et à se plaindre; il fait manquer à la règle, et il met le désordre dans la maison. Si, par paresse ou par défaut de soins, il ne prépare pas convenablement les mets, ou s'il prodigue les choses, il peut compromettre gravement la santé des frères, et, en tous cas, il compromet certainement la bourse, car une cuisine mal faite est toujours une cuisine dispendieuse. Ce que nous disons des frères chargés du temporel, on peut le dire également de ceux qui sont chargés des écoles; quiconque ne fait

pas sa tâche augmente celle des autres; tout ce dont il se décharge il en charge ses confrères, qui sont obligés de faire ce que sa paresse le porte à négliger. »

Enfin, quoique le bon Père n'eût pas cessé pendant toute sa vie de donner à ses frères l'exemple du travail et qu'il n'eût pas laissé échapper une occasion de leur en inspirer l'amour; quoiqu'il eût fait les règles les plus sages pour tenir les frères toujours occupés et pour les préserver de l'oisiveté, son plus grand remords avant de mourir, ce qu'il se reprochait le plus, c'était de n'avoir pas assez tenu au travail, c'était de n'avoir pas assez recommandé aux frères de fuir l'oisiveté. « J'ai à me reprocher, disait-il avec douleur, de n'avoir pas assez fait travailler les frères; surveillez-les bien sur ce point, tenez-les constamment occupés, car il n'y a pas de vice qui fasse plus de mal aux religieux que celui de la paresse. » Puissent les Petits-Frères de Marie ne jamais oublier ces paroles de leur père mourant, et, comme lui, se dévouer généreusement au travail, et fuir avec horreur l'oisiveté!

---

## CHAPITRE QUINZIÈME

---

De son amour et de son attachement pour ses frères.

UN père n'a jamais aimé plus tendrement ses enfants que le Père Champagnat n'aima tous ses frères. Son cœur, naturellement bon et plein de charité pour tous les hommes en général, surabondait de tendresse pour les membres de son institut. Il aimait tous les frères également,